

## Se fabriquer une conscience coupable

Daniel Poliquin, *L'Écureuil noir*, Montréal, Boréal, 1994, 197 pages

Pierre Karch

Number 77, May 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42255ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Karch, P. (1994). Review of [Se fabriquer une conscience coupable / Daniel Poliquin, *L'Écureuil noir*, Montréal, Boréal, 1994, 197 pages]. *Liaison*, (77), 38–38.

# Se fabriquer une conscience coupable

Daniel Poliquin à la conquête des Madagascas. Rien de moins. Son cri de guerre : « Mort à la honte ! » La bonne nouvelle, la voici : il les a trouvés et vaincus. Le bon roman, c'est celui qu'il vient d'écrire et qui raconte comment il s'y est pris.

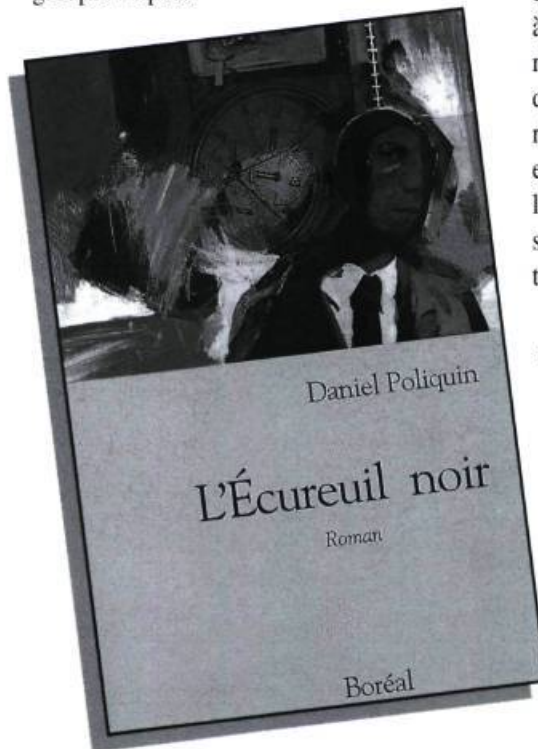
Nous sommes, *grosso modo*, les héritiers de Marcuse et de l'abbé Pierre. Le premier nous reproche d'avoir une « conscience heureuse », ce qui revient à dire que, devant la misère des autres, on se fait une raison, on minimise leurs malheurs. On ne se ferme sans doute pas tout à fait les yeux, mais on regarde dans une autre direction. Le second nous reproche cet état d'esprit, en brassant les bidonvilles pour attirer sur eux notre attention, en incarnant le Christ et, comme cela ne suffit plus, saint Vincent de Paul. Comment réagir à ces jugements faits sur mesure, fortement médiatisés ? Se laissera-t-on manipuler jusqu'à se fabriquer une conscience coupable comme on nous le souhaite ?

C'est ce qui arrive au narrateur de **L'Écureuil noir**. Riche, il se déguise en concierge de l'immeuble qui lui appartient et cède aux moindres caprices de ses locataires qui se donnent le beau rôle, celui de l'exploité, ce qui les dispense d'être polis et les autorise à être exigeants, mesquins, effrontés, tout abus étant justifié à leurs yeux, à cause sans doute des injustices du passé, celles qu'ont subies leurs devanciers.

Pour survivre dans pareilles conditions, il faut avoir la peau dure. Le narrateur l'a, lui qui a commencé dans la carrière de victime en passant trois ans au collège de la Frontière. Véritable bouc émissaire bienveillant, il accumule sur ses épaules le lourd fardeau de tous les péchés du monde et se laisse conduire au supplice. Rien n'est trop pénible pour calmer un tant soit peu sa douleur existentielle.

Ce qui pourrait devenir pénible pour le lecteur ne l'est pas du tout, à cause du ton ironique qu'adopte Daniel Poliquin, l'auteur bien connu des **Nouvelles de la capitale**, de **L'Obomsawin** et des **Visions de Jude**, qui

prend ici ses distances vis-à-vis ce «zouave» comme on disait autrefois, ce «boy-scout» comme on disait encore récemment, cet homme «engagé» comme on dirait aujourd'hui. Il fait de son narrateur l'incarnation de ce que je suis tenté d'appeler la psychologie de masque que j'identifie à ce que tant de groupes de pres-



sion, de lobbyistes — la plaie de la démocratie ! — nomment, eux, le «politiquement correct». Correct pour qui ? Correct pour quoi ?

Ceux qui militent pour le salaire «juste» ne veulent, au fond, que protéger leurs intérêts, œuvrer pour que la société qui les choie ne bascule pas. Ceux qui défendent les Amérindiens ne le font que pour ne pas être attaqués par eux. C'est le même mobile qui en motive d'autres à embrasser la cause des Noirs, des femmes, des musulmans... En un mot, c'est la peur qui tyrannise tant de braves gens qui cèdent dès qu'on grogne autour d'eux. Et,

quand on se met à avoir peur, on n'en sort plus, on s'enfoncé dans son malaise jusqu'à l'écoeurement d'abord, puis la dépression. La vraie.

Le narrateur est tellement convaincant qu'on a, à la fin de la lecture de la confession qu'il nous fait, envie de se libérer soi-même des angoisses qui font de nous des «chevaliers à la triste figure», de repousser la lâcheté qui nous maintient dans le conformisme douillet, de brûler les masques universellement distribués du temps des administrations Reagan et Bush, de faire sa vie et de laisser aux autres le soin de s'occuper de la leur, sans toutefois se marcher mutuellement sur les pieds et se tomber sur les nerfs.

Roman remarquable qui ne pourrait pas paraître à un meilleur moment, alors que le politiquement correct a atteint le sommet de l'absurde avec le document « Zéro de tolérance ». Et l'écureuil noir, dans tout cela ? Il se fait écraser. Les lecteurs qui s'illusionnent sur la générosité de leur âme diront : «Pauvre bête !» et feront un don à la Société protectrice des animaux. Ceux qui règlent leurs réactions sur le thermomètre de la mode, ceux qui, comme le dit le narrateur du roman, passent leur vie à être un autre qu'eux-mêmes, feront autant de tapage qu'il en faut pour faire mettre l'écureuil noir au nombre des espèces en voie de disparition afin qu'il obtienne la protection de la loi. Ceux qui n'ont pas la conscience coupable, ceux qui n'ont pas peur des Madagascas parce qu'ils mettent en doute leur existence, diront plus simplement et plus franchement : «Il n'avait qu'à ne pas se mettre là», laissant ainsi à Marcuse penser ce qu'il veut et l'abbé Pierre faire ce qu'il peut.

PIERRE KARCH

Daniel Poliquin, **L'Écureuil noir**, Montréal, Boréal, 1994, 197 pages.